

America-1 ou l'American way of life

Dans une déclaration à la presse, un certain M. Robert Fitzpatrick, citoyen américain, pétulant et ondoyant représentant de la gauche américaine, s'est cru obligé d'intervenir publiquement dans les affaires intérieures de notre pays en faisant — entre autres délicates amabilités — ce commentaire fort désobligeant : « *La montée du Front National témoigne du rétrécissement intellectuel et moral de la France* » (1). Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Dans sa déclaration, ce personnage, décidément impudent, ajoutait ces propos insupportables : « *Il faut que les Français se fassent à l'idée qu'ils seront un jour minoritaires dans leur pays* ». Peu importe que l'on soit ou non adepte du mouvement d'extrême droite, là n'est pas la question. Par contre, qu'on se permette d'insulter mon pays à travers mes compatriotes, je ne peux m'empêcher d'avoir une réaction épidermique comme devrait l'avoir tout individu doué d'un tant soit peu d'amour propre national, même s'il n'est plus très bien vu ni politiquement correct d'exprimer aujourd'hui des sentiments patriotiques. Surtout venant d'un haut personnage appartenant à un pays dont les dignitaires politiques sont loin d'être à la hauteur de leur prétention à vouloir donner des leçons au Monde entier.

Rappelons que le dit Fitzpatrick est le premier Président du parc d'attraction EuroDisneyland (2), une formidable machine à raboter les cerveaux issus de l'infantilisme américain et d'une civilisation mercantile dont les symboles culturels les plus visibles, à part le cinéma et la sous-culture showbiz, se limitent à une marque de sodas et de hamburger ; allez, je suis gentil, j'y ajoute de belles motos. EuroDisneyland a été conçu comme une grosse friandise un peu lourde à digérer, pour amuser les enfants qui s'ennuient, certes, mais aussi les demeurés, les idiots, les crétins, les hydrocéphales, les débiles profonds, les arriérés, les attardés, les gogols, les tarés, les dégénérés et quelques autres vivants spécimens de la défonce consumériste, de l'abrutissement universel des masses et du Nouvel Ordre Mondial réunis.

En parlant de « *rétrécissement intellectuel et moral de la France* », M. Fitzpatrick parlait d'or : sans doute avait-il déjà pu apprécier toute la pertinence de son propos à travers les comportements de ses propres compatriotes sur lesquels on pourrait épiloguer longtemps...

*

À quelques jours de cette sortie tonitruante du dénommé Fitzpatrick, pour un temps *people* chéri de la grosse presse française, passant son temps à donner des leçons de moralité politique à la France entière, la ville de Los Angeles était le théâtre de violentes émeutes raciales provoquées par l'acquittement de quatre policiers ayant passé à tabac un délinquant récidiviste noir, Rodney-King. Plus de 50 morts en 24 heures, 2500 blessés, 3500 départs de feu détruisant 1100 immeubles, 11 000 arrestations (intervention des forces armées nationales), et les inévitables scènes de pillage (à Los Angeles, capitale mondiale du cinéma, même dans les catastrophes locales on fait dans le grandiose !). Il n'est pas le lieu, ici, d'analyser les causes de cette explosion raciale au demeurant fort explicable (très fortes tensions raciales locales), ni de porter un jugement sur le verdict du tribunal de Sumi Valley (l'acquittement en première instance des policiers). Mais M. Fitzpatrick a perdu une belle occasion de se taire. D'autant que la seconde partie de sa déclaration devrait l'inciter à un peu plus de modestie : « *Il faut que les Français se fassent à l'idée qu'ils seront un jour minoritaires dans leur pays* ».

De quoi je me mêle ?... Au nom de quelle autorité morale supérieure et légitime ce citoyen américain, cet affairiste à la six-quatre-deux (3), se permet-il de décréter du droit d'exister ou non du peuple Français ? M. Fitzpatrick se prendrait-il pour Custer, l'exterminateur d'Indiens ? Ou serait-il victime du syndrome de Sheridan qui voudrait qu'un bon Français soit un Français mort (4) ? À moins qu'il ne soit mandé officiellement pour s'exprimer au nom des tenants du Nouvel Ordre Mondial en marche, comprenons le CFR, la *Trilatérale*, le *Bilderberg group* entre autres [et depuis, le *Forum Économique Mondial* de Davos] ?

Après les massacres à la chaîne et les fleuves de sang ayant rougi la bannière étoilée — le *stars and stripes* des Treize États fondateurs de États-Unis dont le peuple américain est si fier — tout au long de l'histoire de la plus grande « démocratie-sic » du monde et jusqu'à nos jours, il serait bien inspiré de mettre profil bas ; de regarder du côté de son pays qui a, lui aussi, ses zones d'ombres et ses affaires pas très propres pour ne pas dire franchement, j'ose le mot, dégueulasses — c'est le moins qu'on puisse dire en parlant des États-Unis. Et quant à savoir si les Français devront se faire à l'idée qu'ils seront minoritaires dans leur patrie, j'ai toutes les raisons de penser que les *Wasp* le seront dans la leur, bien avant les Français. Sachez ceci, M. Fitzpatrick : quand on a construit Babel (mot hébreux signifiant « confusion »), on a sans doute supprimé les frontières, les nations, mais les racines subsistent et on s'entre-tue.

*

En exterminant très officiellement et en toute bonne conscience quelques millions d'Indiens, les Américains faisaient place nette pour étendre leur pays, le peupler de colons qui n'avaient plus qu'à retrousser les manches, cracher dans les mains, bâtir la Grande Amérique. Au Sud, les Espagnols et les Portugais resteront des siècles à se torturer la conscience en d'interminables disputes casuistes dont ils ont le secret, pour savoir comment traiter les Indiens (ou Amérindiens)... Résultat, les pays d'Amérique du Sud ne parviendront jamais à décoller ni à se hisser au niveau des grandes puissances industrielles ou tardivement. S'ils avaient eu moins de scrupules, s'ils avaient nettoyé le terrain comme leurs homologues du Nord, s'ils avaient massacré à tours de bras les tribus d'Indiens d'Amérique du Sud et parqué le restant dans des réserves nationales, le Brésil, l'Argentine, la Colombie, le Venezuela, le Chili et autres seraient au rang de grandes puissances industrielles au même titre que les États-Unis et l'Europe. On aurait bien toussoté quelques reproches aux anciens pays colonisateurs, mais on ne leur aurait pas fait l'affront de les culpabiliser rétroactivement comme ce fut le cas à l'occasion du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Cynique ? Qu'on m'explique pourquoi, quand les États-Unis massacrent les indigènes, c'est une histoire de cow-boys et d'Indiens ? Pourquoi, quand ce sont les Espagnols, ils auront le crime sur la conscience pour l'éternité ? Pourquoi, quand Hitler génocide des Juifs, c'est l'horreur absolue, la honte de l'humanité ? Pourquoi quand Josué sur ordre de Moïse envahit la Palestine et massacre les peuples autochtones pour y installer les Hébreux, c'est l'œuvre de Dieu ? Pourquoi, quand les Soviétiques éliminent par dizaines de millions leurs propres compatriotes allergiques au bonheur communiste, c'est une lacune de l'histoire, ce n'est pas le vrai communisme ? Pourquoi, quand les Bleus exterminent les Vendéens, c'est une œuvre de pacification (c'est-à-dire de paix) à l'honneur de la Révolution française ? Pourquoi, quand les Révolutionnaires font rougir la guillotine du sang des innocents, c'est une avancée des « Lumières » ? Pourquoi, quand l'Armée française, envoyée en Algérie pour pacifier le pays, mettant en œuvre des moyens d'exception comme la torture pour prendre de vitesse les assassins et les tortionnaires du FLN, c'est une abomination qui flétrit l'honneur de l'Armée ? Pourquoi, quand ce même FLN massacre aveuglément (il n'y a pas de mots pour décrire les atrocités commises par les fellaghas), c'est une guerre de libération légitime soutenue et encouragée par les porteurs de valises ? Pourquoi, quand les Anglais sont à deux doigts d'anéantir les Boers d'Afrique du Sud — ce qui leur donnera l'occasion d'inventer et d'expérimenter les camps de concentration modernes (5) —, ce n'est qu'une péripétie coloniale ?...

*

Il y en a qui voudraient voir disparaître le mot « race » du dictionnaire (et même de la Constitution !). À chacun son fantasme : ce sont les mots « amour » et « tolérance » que je voudrais voir disparaître du langage, tellement l'usage vicieux et détourné de ces deux vocables m'insupporte. En tous cas, ils le sont déjà du mien. Quand j'entends une tête à claques avec ses

airs de spectre éthéré me prêcher, d'une voix lénifiante à vous flanquer la colique, l'amour fraternel et la tolérance [le vivre ensemble !?], je me demande toujours à quel moment je vais me faire mentalement sodomiser par l'intrus. Surtout quand cela vient des communistes cryptos ou trotskos, tendances ou déclarés, des socialistes ou des néo-chrétiens progressistes, type curés *new-look*, garantis purs de toute contamination traditionaliste et agréés conformes aux canons des droits de l'homme par le ministère de l'Intérieur, à défaut de l'être du droit Canon. Il faut se méfier de cette engeance. Sauf le respect que je dois à Jésus et à sa parole, tendre la joue gauche quand on est frappé sur la joue droite, n'est certainement pas le plus judicieux conseil que l'on puisse dispenser à une personne en état d'agression morale ou physique, même s'il s'agit de tempérer le fameux et sans nuance « œil pour œil, dent pour dent » judaïque (tout est affaire d'interprétation dans les Écritures saintes). D'abord on la met en situation d'infériorité par rapport à l'agresseur, en situation de victime sacrificielle, mais plus grave, on légitime l'agression et on encourage l'agresseur à cogner plus fort. C'est sans doute en vertu de ces pieux principes que les chrétiens se font régulièrement égorger comme des moutons halals dans certaines régions du Globe, quand ils ne se font pas évincer de leur patrie historique, au Liban par exemple. Ou en Bosnie, au Kosovo, en Irak. Ou en Syrie, en Europe aussi. Le pardon a ses limites. La charité chrétienne aussi. L'amour d'autrui, encore plus.

Les Américains eux-mêmes, qui inventent (presque) tout, en sont revenus de la tolérance ; ils ont inventé le concept « tolérance zéro ». Il était temps qu'ils l'appliquent à New York. La Grosse Pomme était en train de pourrir jusqu'au trognon. Une ville qui se voulait la vitrine mondiale de la fraternité humaine — que dis-je : de l'amour entre frères humains ! —, le point de convergence de toutes les races, de toutes les cultures, le creuset où s'amalgament toutes les différences et toutes les indifférences du monde, le laboratoire cosmopolite multiculturel et multiracial de référence (j'emploie le charabia habituel, mais sans trop de certitude quant à la signification exacte des mots), le modèle humanitaire qui met littéralement en transe notre intelligentsia sur les rives-ci de l'Atlantique. Le modèle de la nouvelle humanité qui se dessinait sous les auspices bénis du melting-pot universel était en train de sombrer lamentablement, entre les eaux boueuses de l'Hudson et de l'East River.

Dans les années 1980, suite à l'aboutissement des idées soixante-huitardes de contestation de la société et de permissivité tous azimuts, à New York comme dans d'autres grandes villes américaines se voulant des modèles de progressisme libertaire, la criminalité urbaine et l'insécurité générale atteignirent un tel paroxysme que la grande métropole devint invivable pour nombre de ses habitants. Face au déferlement de la drogue, de la pornographie, de la délinquance quotidienne, de la petite comme de la grande criminalité, concomitamment à la démission des édiles politiques, lâches et corrompus — tout se tient —, les citoyens honnêtes ne durent leur salut qu'en mettant quelques distances entre eux et Manhattan. La ville se vida de ses résidents les plus actifs, mais aussi de ses plus gros contributeurs au budget municipal ; si bien que New York se retrouva rapidement en situation de faillite. Il faut savoir, dans les grandes cités américaines, que d'un quartier à l'autre, d'une rue à l'autre, on change souvent de pays, voire de planète ; ce qui n'est évidemment pas de nature à favoriser la cohésion sociale ni à améliorer le rendement du creuset. Il a donc fallu employer les grands moyens ; et, pour commencer, en revenir aux méthodes les plus terre à terre mais aussi les plus persuasives. C'est ainsi que les effectifs de police passèrent de 15 000 à plus de 40 000, soit le quart du dispositif policier français pour le seul grand New York, sans parler des vigiles, gardes du corps et autres agents de sécurité privés ; sans oublier, là comme à Paris, de transformer les *cops* — pardon, les *pigs*, comme on dit si délicieusement dans ces hauts lieux de tolérance et de fraternisation universelle que sont le Bronx et autres quartiers *trendy* où se mitonne l'irénique civilisation de l'avenir — en assistantes sociales pour suppléer aux défaillances de l'éducation permissive. On a basculé le levier de la position « prévention » à la position « punition » dès le premier carreau

cassé, avec possibilité de pousser le curseur sur « répression ». Il a fallu nettoyer les écuries d'Augias laissées par les prédécesseurs du maire (Rudy Giuliani) et serrer la vis. Puis faire comprendre aux apôtres de l'amour universel, de la tolérance, gourous et autres charlatans de l'amour et de la fraternité entre les hommes, aux adeptes de l'impérieux décret « interdit d'interdire », aux faux prophètes de la libération du sexe et du corps (mais pas du cerveau !), aux *peace and love*, déviants exaltés et autres traînes savates de luxe, qu'ils n'étaient plus les bienvenus dans la Grosse Pomme. Tout en sachant que pour clouer le bec à un éthéré abruti de drogue et de mystique droit de l'hommesque, il faut se lever de bonne heure.

J'ai fait allusion à New York, parce que c'est là-bas qu'on a inventé le concept de « tolérance zéro » et qu'on l'a appliqué en premier. On pourrait en dire autant des grandes villes françaises. L'environnement urbain s'est considérablement dégradé en quarante ans. Les humanistes de tout poil et autres disciples du culte de l'Homme, surtout pas le culte de Dieu, sont passés par là. Le mot tolérance est souvent abusivement détourné par les vicieux salopards du système pour culpabiliser les honnêtes gens et se justifier à leurs yeux de leurs déviations psychogènes. Certains cyniques savent parfaitement manipuler le concept et utiliser la forte capacité inhibitrice du mot pour donner mauvaise conscience aux esprits faibles, voire fragiles. Les voyous de l'intellect ont compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la signification ambiguë de ce vocable pour brouiller les esprits. Une chose est sûre, lorsque vous entendez un individu parler de « tolérance », mesurez la quiddité du faisandé et restez sur vos gardes.

*

L'ethnomasochisme est à ce point exacerbé aux États-Unis, que les *Whities* ne savent plus quoi inventer pour battre leur coulpe, faire repentance, se voiler la face, se flageller la conscience, se prosterner devant les minorités de leur pays ; ils en arrivent à admettre comme inéluctable leur propre suicide ethnique. En attendant le retour de balancier, les dites minorités, qui commencent à faire des majorités dans certains États, profitent de la situation pour faire monter la pression, et culpabiliser à outrance les *WASP*, particulièrement dans les États de Californie et de Floride. À trop faire l'ange on fait la bête, et le melting-pot vous revient dans la figure un jour ou l'autre. Les minorités les plus agissantes, comme les noirs, les hispaniques, les Asiatiques, les appellent déjà « blancs, mâles et morts »... Bigre ! Voilà qui donne des frissons dans le dos ; une manière sans doute de leur faire comprendre qu'ils ont vécu en tant que race conquérante, et qu'ils ne sont déjà plus chez eux : ce n'est pas du racisme, c'est de la discrimination positive.

Ils ont tous les défauts, ces pauvres euro-ricains. Ils ont massacré les Indiens, volés les terres des mexicains, exploités les noirs, les jaunes, les chicanos, etc. Nous, Français, pourrions-nous en laver les mains, et dire que des propos comme ceux de M. Fitzpatrick relèvent davantage de la schizophrénie ethnomasochiste communicative qui frappe ses congénères, que de la saine géopolitique. Détrompons-nous. Tout ce qui se passe aux États-Unis, en bien ou en mal, et plutôt en mal qu'en bien, nous arrive par-dessus l'Atlantique dans les dix ans qui suivent. Qu'est-ce donc qui nous est tombé sur la tête auquel nous ne nous attendions pas ? Eh bien, nous aussi nous sommes frappés de plein fouet par le même complexe d'ethnomasochisme sous l'effet d'une irrépressible névrose d'inversion ! Une crise aggravée par le politiquement correct [le wokisme et l'idéologie du genre n'étaient pas encore à l'ordre du jour !]... Nous aussi, Français, sommes sommés de nous immoler devant les minorités ethniques, de plier devant leurs exigences. Ils ne sont pas nous, ils sont eux : donc ils ont tous les droits ! Comme ils sont chez eux chez nous et qu'ils ont tous les droits, ils se sentent encore plus chez eux chez nous, que nous chez nous !

Certes nous n'avons pas eu d'esclaves comme les Américains, mais nous avons nos nègres déculpabilisants, nos arabes décomplexants, nos asiatiques démystifiants ! Et de quoi devons-nous nous repentir, s'il vous plaît ? De l'odieux crime colonial, mon brave, de cette tache indélébile

qui marque à jamais notre front orgueilleux et dominateur du rouge de la honte ; évidemment, la tâche coloniale ne saurait maculer l'honneur et la dignité de la grande Amérique ; assistée et protégée par son puissant dispositif militaro-industriel, ainsi que par ses multiples services secrets dont la CIA et son double, le Mossad israélien (lequel tient l'autre ?), elle reste néanmoins, qu'on le veuille ou non, la plus grande entreprise colonialiste de tous les temps ; il est d'ailleurs important de préciser que la colonisation anglo-américaine a toujours été une colonisation spoliatrice, au contraire de la colonisation française qui, en dépit des critiques réelles que l'on peut lui formuler, a été une colonisation civilisatrice ; il est également important de souligner, pour nous Français, que la post-colonisation a été pour les colonisés pire que la véritable colonisation, la colonisation historique ; en plus d'avoir coûté, tous comptes faits, plus cher qu'elle n'a rapporté à la France, sur l'ensemble de son Empire colonial.

En guise d'exemple, pour faire bref, je renvoie le lecteur à une série d'ouvrages de photographies aériennes prises d'avion ou d'hélicoptère, montrant des villages, des bourgs, des villes du temps de l'Algérie française, avant l'indépendance, confirmant l'extraordinaire travail de civilisation qu'ont accompli nos compatriotes et de nombreux européens en 130 ans. Des villes et des villages coquets que l'on aurait dit transportés de France en l'état, avec leurs églises, leurs rues, leurs commerces, leurs ateliers, etc., sauf qu'ils paraissaient — époque automobile oblige — un peu plus aérés. Moi qui ne connaissais rien à l'Algérie, sinon que, dans mon esprit, ce ne pouvait être qu'un désert avec des chameaux et des maisons en torchis ou en pisé, j'avoue ma surprise !

Depuis, j'ai eu largement l'occasion de me déniaiser sur le sujet. Tout ce qui est repentance, honte rétrospective, mauvaise conscience, sentiment de culpabilité collective et autres balivernes esclavagistes ou tiers-mondistes... à d'autres !

*

J'ai une indéniable sympathie pour le peuple américain. Par principe, je respecte tous les peuples du monde, parce que j'exige et apprécie qu'on respecte le mien, même si cela n'exclut pas la saine critique de part et d'autre. S'agissant des États-Unis, je me pose ces questions en forme de doute :

La question qui fâche. Existe-t-il réellement un peuple américain, voire une nation américaine au sens strict du terme ?

La question qui trouble. Les Américains ont pour habitude de faire passer leur pays pour un modèle de civilisation et de démocratie devant impérativement dominer et illuminer le monde. *Captain America*, protecteur du monde libre à la manière des racketteurs et autres prétendus sauveurs de la planète. Nous ne devons pas avoir les mêmes critères d'appréciation. Je ne suis pas convaincu d'une telle évidence, car je n'évoque pas ici le fait que les États-Unis sont les plus gros consommateurs et trafiquants de drogue au monde, les plus gros fournisseurs de pornographie ; les États-Unis sont le pays des sectes, des lobbies, des plus puissantes mafias de la planète... Ils sont le seul pays du monde à n'avoir pas de nom. Mauvais présage. Le seul pays dont l'histoire nationale, le passé efficient, repose sur le massacre des peuples d'origine : je veux parler des peuples Amérindiens. Dans une moindre mesure, les latinos mexicains aussi, mais ceux-là se sont intégrés plus facilement au standard civilisationnel yankee. Les Américains sont les premiers à avoir pratiqué le Grand Remplacement et pris la place des autochtones. Son peuplement, quoique dominé par les européens, est typiquement un peuplement fabriqué artificiellement, par le mélange hétérogène de races, de cultures, de toutes origines, le fameux melting-pot que nous nommerons pot-pourri, le mot au sens propre ; car est-il possible de former une nation à partir d'un mélange multiculturel et racial sans avoir un fondement, un terreau originel commun formé, façonné, par des siècles d'héritage gréco-latin et chrétien, et une longue histoire comme nous les avons en France et en Europe ? Je dis non, et c'est bien

pour cela que la destruction de la France et de l'Europe est un programme majeur d'anéantissement des peuples européens par l'intermédiaire de ce surhomme de la domination américaine sur le monde occidental qu'on appelle l'Union Européenne ; un objectif de destruction qui nous vient directement de l'État profond américain (*Deep State*).

Les États-Unis sont le seul pays au monde à n'avoir pas été agressé sur son territoire, mais du même coup à avoir porté la guerre chez les autres sous l'empire de deux idéologies dominantes : 1) Porter la guerre ou entretenir la subversion partout où leur intérêt vital commande d'agir, à commencer par les pays dont le sol est gorgé de richesses minières ou énergétiques à exploiter, le pétrole par exemple ; 2) Par désir d'exporter son esprit de domination impérialiste, sous prétexte de défendre le monde libre ; exemple : les pays latino-américains devenus la chasse gardée prioritaire de leur grand voisin du Nord. Les États-Unis ont toujours besoin de se trouver des ennemis pour se prouver qu'ils existent et le prouver aux autres ; ils sont toujours en guerre quelque part dans le monde, cela leur permettant de dérouiller le complexe militaro-industriel tout en posant des relais d'asservissement partout où ils passent. Ils se donnent souvent comme challenge de faire mieux que l'Empire romain, leur modèle affectionné ; ils pourront toujours l'égaliser et même tomber comme lui ; ils n'auront jamais le panache des légions romaines portant haut l'emblème de Rome (SPQR) dans leur conquête de l'Occident.

Les États-Unis sont le seul pays au monde dont l'État fédéral peut être considéré comme une entreprise privée pudiquement appelée *Réserve fédérale* (*Federal Reserve System* ou FED) ; elle se présente comme une banque centrale chargée de contrôler la politique monétaire et superviser la régulation du système financier américain ; en réalité elle est un organisme indépendant de l'État fédéral reposant sur des banques privées, gérants des finances publiques du ministère des finances appelé département du Trésor ; en clair et sans aller plus loin, la FED est la Banque Centrale des États-Unis chargée de gérer à titre privé le produit des impôts payés par les contribuables américains, en dépit de certaines dispositions permettant d'exercer un contrôle public de façade. La Banque Centrale Européenne est calquée sur le même principe, bien qu'elle n'ait, pour l'instant, aucune souveraineté monétaire.

Rapporter toutes les valeurs de société au culte de l'argent, et au pouvoir des innombrables lobbies qui ont façonné *l'American way of life* a pu faire illusion un temps ; ce n'est pas une preuve de civilisation supérieure. Je vois surtout une énorme machine à fabriquer des dollars, donc à créer du pouvoir. Comme toute machine monstrueuse, je la vois se transformer en machine infernale dévorant l'humanité, entraînant dans son sillage les autres pays et les conduisant au désastre. Ma crainte vient de ce danger : que plus personne un jour n'arrive à contrôler la machine infernale US, et que d'autres, s'en inspirant, fassent en sorte que toutes les aventures soient permises, même les pires ignominies. On aura beau dire, dans le Nouveau Monde, il n'y a rien de nouveau, sinon la vieille humanité avec toutes ses tares et ses laideurs génétiquement héréditaires, un peu plus marquées ici qu'ailleurs.

1. Il s'agit du Front National Historique, période Le Pen père.

2. Aujourd'hui Disneyland Paris

3. Au lieu de perdre son temps à décerner des brevets de bonne conduite politique à nos compatriotes français, M. Fitzpatrick aurait mieux fait de s'occuper de son entreprise, de la gérer avec toute la rigueur et les compétences requises. En effet, alors que les travaux de construction étaient sur le point de s'achever, on s'aperçut que l'aventure européenne de Mickey débutait en fanfare par un fiasco financier colossal ; on a parlé à l'époque de pertes équivalant au budget de l'État portugais, alors même que le complexe n'était pas encore ouvert au public ; des pertes dues à la démesure du projet, mais aussi au fait qu'au départ, les Français n'étant pas encore suffisamment matricés par le lavage de cerveau du modèle américain, les entrées furent longues à se manifester. Bref, on a appelé à la rescousse plusieurs dizaines de banques, et — devinez qui ? — le contribuable français, l'éternel pigeon, la vache à lait intarissable, pour sauver la flamboyante entreprise américaine du désastre ! Quant au sieur Fitzpatrick, vous connaissez les Américains ; ils ont au moins ceci de bon chez eux, que les dirigeants d'entreprises sont assis

sur des sièges éjectables ; et M. Fitzpatrick a été éjecté si fort qu'il a dû se dématérialiser dans le cosmos. Personne n'a plus jamais entendu parler du personnage. Même à Burbank on a perdu sa trace.

4. Le chef Comanche Tochoway venu présenter ses doléances au général Sheridan lui déclara : « Je suis un bon Indien ». Sheridan répliqua : « Pour moi, un bon Indien est un Indien mort ». Traumatisés rétrospectivement par ces propos, les Américains ne s'en sont toujours pas remis. Un peu hypocritement, car derrière les indignations de circonstance, cela signifie aussi : « Merci Sheridan, merci Custer, merci les Tuniques bleues, merci les petits gars d'avoir fait le sale travail pour nous ! » ; le « sale travail » étant, en l'occurrence, d'avoir liquidé les Indiens pour s'emparer de leur pays et s'installer à leur place ; et plus au sud, de s'être emparé de près de 50% du territoire mexicain d'origine au nom de leur fumeux et hypocrite « Destin manifeste ». Il faut avoir le courage d'assumer les zones sombres de son histoire et se dispenser de distribuer des brevets de bonne conduite au monde entier.

5. Paradoxalement, les camps de concentration représentent un progrès relatif par rapport à la tradition militaire antique : éliminer, soumettre ou réduire en esclavage.

Addendum

Ici, la conclusion d'une lettre ouverte au Président des USA, abandonnée par manque de temps pour l'achever, qui se voulait une réponse à l'insupportable volonté des États-Unis d'imposer au monde entier leur « destin manifeste », ou, si l'on veut, leur vision du monde judéo-maçonnique. On ne peut être partout et agir en tout en même temps : elle restera à l'état de projet.

À propos de modèle, j'ai remarqué que parmi le grand nombre de termes américains ayant envahi le langage français courant, pas un seul mot de votre vocabulaire n'exprime une pensée haute, édifiante, susceptible de valoriser l'esprit humain, pas un ne renvoie à une quelconque idée de saine grandeur morale et intellectuelle qui serait spécifique de votre prétendue civilisation modèle ; il suffit de gratter un peu le « modèle » pour faire apparaître la camelote, la verroterie de pacotille derrière les mots. Les références au « globish », le véritable sous-langage anglo-américain auquel sont attachés des mots le plus souvent liés à l'économie, à la technologie, à la spéculation financière, ou reflétant d'une façon insane, par l'omniprésence de termes vulgaires, la sous-culture barbare et décadente dont vous avez souillé le monde entier. Et je ne parle pas des mœurs dégradantes que vous avez obstinément véhiculées et soutenues tous azimuts, que ce soit le féminisme, l'avortement, la prétendue libération sexuelle, la pornographie, les graves atteintes à l'ordre naturel comme la théorie du genre, le « mariage » homosexuel, etc. Et plus on creuse derrière l'acronyme USA que surmonte le vol orgueilleux du pygargue triomphant, plus on confine au sordide ; plus on approfondit, plus on en arrive à l'idée que les États-Unis ne se sont construits que par la violence perfide du mensonge, de l'hypocrisie, du tape-à-l'œil, sous l'empire du Prince des Ténèbres et la soumission au culte du Veau d'Or. Vous êtes loin de votre modèle affectionné, l'Empire romain ; au moins de lui, il est resté quelque chose : du bon dans le mauvais. De votre apport à la civilisation, vous ne laisserez derrière vous que les reliefs de ce que vous avez consommé : le vide, la désolation, le ravage, le chaos, et rien d'autre.

La langue française et la culture helléno-chrétienne à l'origine de la *Vieille Europe* (sic) ont encore de beaux et fructueux jours devant elles ; elles ne sont pas près d'être dépassées par votre modèle ; le Nouveau Monde aura disparu qu'elles enrichiront encore de leur bienfaisante fécondité les esprits évolués.

*

Arrivant au terme de cette longue lettre, je ne sais toujours pas pourquoi je vous écris. Ce n'est pas parce que nous n'avons rien à nous dire qu'il ne faut pas se parler. J'ai peut-être proféré quelques vilénies, mais ce ne sont que piqûres de moustique qui ne sauraient entamer le complexe de supériorité de la première puissance mondiale. De l'Hyperpuissance, comme disent certains. Cela ne m'empêche pas d'avoir la plus vive sympathie pour le peuple américain ; par principe, distinguant le peuple de ses « élites », je ne saurais considérer un peuple comme un adversaire *a priori*, et n'ai aucune raison de nourrir des sentiments hostiles à

son rencontre, sauf s'il vient chez moi sans y être convié, et de surcroît armé. Par contre, que certains de vos puissants compatriotes et vous-même aient le culot de se poser en phares de l'humanité, et osent afficher la prétention arrogante de vouloir façonner le monde à leur image, je dis NON !

Dans un atlas de poche qui recense tous les États et nations indépendants du monde, rédigé par une équipe de spécialistes Anglo-Américains, à chaque rubrique figure un petit rectangle en forme de drapeau comportant un chiffre. Ce chiffre donne la date de formation du pays ou de son indépendance. Il fait apparaître, sauf erreur de ma part, que la France est la plus vieille nation au monde en tant que continuité historique souveraine, juste derrière la minuscule République de Saint-Marin. Il me paraît abusif de présenter Saint-Marin comme un État indépendant, alors que celui-ci est une enclave autonome incorporée à la nation italienne. Existant depuis 496 en tant que nation souveraine (l'atlas donne 486, mais il y a discussion sur la date réelle), la France est bien la plus ancienne nation du monde moderne, soit quinze siècles d'existence en continu. Peu de nations ou d'États modernes peuvent se prévaloir d'aller au-delà de l'an 1000, comme la République d'Andorre ou le Royaume du Danemark. Cette hauteur de vue historique me confère, comme Français, comme européen, quelque titre à porter des jugements sur votre pays. Le seul vœu que je puisse formuler pour la Grande Amérique, c'est que dans 1300 ans on puisse parler des États-Unis comme de la France aujourd'hui.

Encore un mot, si vous permettez, M. le Président.

Il arrive parfois que la presse française se penche sur certains aspects de l'Amérique, selon les bons ou les mauvais côtés qu'on lui trouve ; un titre de propagande comme celui-ci (un marronnier) revient assez souvent chez nous sous ce nom : *L'Amérique que nous aimons* ; certains de nos compatriotes persistent à vouloir entretenir de façon récurrente le « Rêve américain » chez eux ; c'est époustouflant ce qu'il peut y avoir comme esprits d'une incroyable simplicité d'âme qui y croient dur à l'*American Dream*, comme s'il s'agissait de la Terre promise ou du Paradis terrestre, perdu mais retrouvé... Paradis sans doute, pour les 1 à 3%, mais certainement pas pour l'ensemble des 97% qui l'habitent. L'Amérique que nous aimons, cela sous-entend qu'il y a aussi une Amérique que nous n'aimons pas... Pour ma part, je me permettrai de vous poser très humblement et en toute sincérité cette question, M. le Président : existe-t-il une Amérique que l'on PEUT aimer ?...

En témoignage de mon admiration et de ma reconnaissance pour votre grand peuple, auquel je ne saurais dénier la respectabilité du meilleur de lui-même, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma haute et parfaite considération. (2005)
